

► Prix littéraires

Littérature, cinéma, histoire • Moisson d’automne
Plus discrètement que les romans, les essais ont aussi leurs prix en novembre. Le Femina va à *La Part sauvage* de Marc Weitzmann (Grasset), évocation de son ami l’écrivain américain Philip Roth mort en 2018, et le Médicis à Fabrice Gabriel pour *Au cinéma Central* (Mercure de France), hymne au 7^e art. *Le Crépuscule des hommes* (Robert Laffont), “roman vrai” d’Alfred de Montesquiou sur les reporters au procès de Nuremberg, a le Renaudot.

David Chanteranne

David, entre trône et échafaud

Républicain intransigeant, il vote la mort de Louis XVI avant de magnifier le sacre de Napoléon. En dépit d’une trajectoire politique sinieuse, Jacques-Louis David est le grand peintre de son temps. David Chanteranne en livre une biographie empathique.

« L’antique ne me séduira pas, il manque d’entrain et ne me remue pas », affirme-t-il à ses débuts. Remarque savoureuse de la part de celui qui deviendra le chef de file du néo-classicisme et connaîtra un colossal succès avec des toiles comme *Le Serment des Horaces* ou *L’Enlèvement des Sabines*. Il est vrai que cinq ans en Italie avaient ouvert les yeux du jeune Jacques-Louis David (1748-1825) qui passa plusieurs mois à copier les bas-reliefs de la colonne Trajan. « Il me semblait qu’on venait de me faire l’opération de la cataracte », dira-t-il. Bras tendus, allure martiale, les trois Horaces jurent de mourir pour la patrie à un père qui leur tend leurs épées tandis qu’à l’écart se lamentent les femmes, anticipant les deuils à venir. Coup de tonnerre au Salon de 1785 ! La foule se presse devant ce *Serment*, œuvre manifeste qui revendique « le beau idéal » et « l’amour sacré de la Patrie ». Nourri d’Antiquité romaine, le tableau ouvre un nouvel horizon : celui du néo-classicisme.

« Le style rocaille avec ses sujets plaisants et légers, ses scènes mythologiques prétextes à des nus charmants, aux fêtes et aux plaisirs, est rejeté en bloc », écrit David Chanteranne. C’est « le casque et l’épée contre le

fard et la perruque ». Alors que l’histoire s’emballe, David ne se contente plus de peindre les vertus républicaines des glorieux Anciens. Il “entre” en politique, proclame sa haine de la monarchie, devient l’ami de Robespierre et Marat, siège à la Convention, vote la mort du roi, entre au Comité de sûreté générale, signe à tour de bras les envois à l’échafaud dont celui d’Alexandre de Beauharnais, sans imaginer qu’il peindra un jour sa veuve couronnée impératrice par Napoléon, son nouvel époux.

Face à Bonaparte : « Voilà le général de la grande nation ! »

Là réside ce qui a pu passer pour le grand reniement de David. Comment celui qui fit assaut de grands principes républicains à la Convention a-t-il pu vendre son pinceau à un nouveau monarque ? Dès sa première rencontre en 1797 avec Bonaparte, jeune général auréolé de victoires, David est subjugué : « Voilà le général de la grande nation ! »

L’estime est réciproque. Et de même qu’il célèbre le passage des Alpes en 1800 par un Premier Consul imperturbable, en route pour une nouvelle victoire (Marengo) sur un cheval fougueux, quelques années plus tard, devenu Premier peintre de l’Empereur, David peint l’énorme machine du *Sacre de Napoléon* avec ses deux cents portraits.

Comblé d’honneurs, à la tête d’un atelier de trois cents élèves, doté d’armoiries et d’une domesticité portant livrée, David règne sur les arts tout en entretenant des relations diffi-

54

La Maison des sciences de l’homme, située 54 boulevard Raspail à Paris, lance la collection “54 Poche” avec des textes classiques ou inédits à petit prix (5,90 €). En commençant le 20 novembre par *L’Histoire, mesure du monde* de Fernand Braudel (1902-1985), recueil de conférences qu’il donna à ses codétenus, en captivité en Allemagne pendant la guerre, et par *Du préjugé*, de Max Horkheimer (1895-1973), traduit pour la première fois.



Marion Lemaignan
La reine singulière



Elle aimait les arts, comme sa mère. Reine à six ans, en capacité de régner seule à 18, Christine de Suède (1626-1689) s’entoure d’artistes, de savants, souvent français comme Descartes, au point de froisser son entourage et son opinion publique goûtant peu l’influence de la France. Descartes est un proche mais un médecin sans diplôme, un certain Pierre Michon Bourdelot devient son favori.

La reine ne fait rien comme ses homologues, les têtes couronnées. Elle abandonne le protestantisme, religion d’État, pour le catholicisme. Christine prend les artistes pour ce qu’ils sont, ne les utilisant que « pour ce qu’ils savent ». Elle change

de religion, abdi- que à 24 ans, esti- mant que beau sexe et charge royale sont incompatibles, puis regrette sa perte de souverai- neté, s’installe à Rome. La reine dit se méfier du faste mais prend soin de se préparer une « retraite » sans soucis finan- ciers. On l’a dit en connivence avec les libertins, homosexuel- le... Christine ne veut pas du mariage mais « admire le coura- ge de tous ceux qui se marient ».

En dessinant le portrait de ce monarque singulier, Marion Lemaignan trace aussi celui de l’Europe du XVII^e siècle.

● **Philippe Marchegay**
Christine de Suède, souveraine européenne, Marion Lemaignan Perrin, 352 pages, 23 €

Patrick Girod
Panama, anatomie du scandale

Sous les feux des projec- teurs depuis que Donald Trump a annoncé vouloir reprendre le contrôle, le canal de Panama a une histoire singulière avec la France. Dans un ouvrage particulièrement bien documenté, Patrick Girod revient sur la première tentati- ve de construction de cette merveille d’ingénierie reliant Atlantique et Pacifique. Projet français mené sous la direction de Ferdinand de Lesseps qui aboutira au scandale de Pana- ma et à la faillite de la compa- gnie en 1889.

L’Homme au profil est centré autour du chef de travaux Charles Druet dont le récit publié en 1888 sert de trame. Incor- ruptible, l’ingénieur dé- nonce une « suite ininter-

rompue de pots-de-vin », la « rapacité des entrepreneurs », la vénalité des donneurs d’or- dre. Jusqu’au procès de 1893 où comparaissent notamment Gustave Eiffel et Lesseps. Alors que des centaines de milliers de petits porteurs perdent leur argent, l’affaire exploitée poli- tiquement nourrit un antisé- mitisme croissant, peu de temps avant l’affaire Dreyfus.

Les États-Unis achèveront la construction du canal, inaugu- ré en 1914. Quant au « lanceur d’alerte » Charles Druet, il sera vilipendé, révoqué de l’armée (il était réserviste) et s’expatriera en Algérie.

● **Nicolas Roquejeoffre**
L’Homme au profil. Le scandale du canal de Panama, Patrick Girod, L’Harmattan, 160 p., 19 €



Jean-Marc Berlière
La police en toutes lettres

Entre Vidocq et violon on trouve violences poli- cières. Spécialiste de la chose policière, l’universitaire Jean-Marc Berlière nous grati- fie d’un *Dictionnaire histori- que de la police* qui n’oublie pas les sujets qui fâchent avec un V comme Vichy ou un P comme passage à tabac.

C’est presque la police de A à Z, le dictionnaire commençant à A comme ADN pour finir à W comme Roger Wybot, créateur de la DST. En 300 notices, l’au- teur répertorie bien sûr les pères fondateurs tel Célestin Hennion. Nom- mé préfet de police à la fin du XIX^e, il sera accueilli par la presse d’extrême droite comme « le flibus- tier à tout faire du radica- lisme et de la juiverie ».

La gendarmerie qui s’occupe elle aussi de police a voix au chapitre. À F, on trouve Fonds secrets, utilisés à une époque forcément lointaine pour « ar- roser les journalistes ». Plus de six pages sont consacrées à la Mondaine dont l’une des brigades est affectée à la visite des maisons de rendez-vous, sur- veillance et répression de la traite des blanches, de la pédé- rastie... L’ouvrage rappelle les dates clés comme 1941, qui voit l’étatisation des polices jus- teur municipale, ou 1966 et le rattachement de la police parisienne à la police nationale.

● **Ph. M.**
Dictionnaire historique de la police, Jean-Marc Berlière, Perrin, 736 pages, 29 €



Delacroix, du Maghreb à l’orientalisme

« Il y a à faire des tableaux à chaque coin de rue », écrit-il, enthousiaste. Entre janvier et juin 1832, Eugène Dela- croix, peintre déjà reconnu, est intégré à la mission diplo- matique auprès du sultan du Maroc afin de régler des tensions surgies entre les deux pays à la suite de la conquête de l’Algérie.

« Il séjourna à Tanger, se rendit à Meknès pour une audience chez le sultan, revint à Tanger, partit pour le sud de l’Espagne où il passa quinze jours, rentra de nouveau à Tanger puis, sur la route du retour en France, s’arrêta brièvement à Oran et Alger », détaille Michèle Hannoosh dans la monogra- phie qu’elle consacre à ce voyage.

Nul besoin d’être un spécia- liste de Delacroix pour savoir combien cette découverte du Maghreb eut une influence décisive sur son œuvre ulté-

rieure et la diffusion de l’orientalisme en France. « Ce séjour fournit un riche trésor d’images qui devait nourrir l’imagination du peintre pendant le reste de sa vie. Après les sujets puisés dans la littérature, les sujets “ma- ghrébins” constituent la

catégorie la plus nombreuse de son œuvre, et des motifs provenant du voyage – paysa- ges, accessoires – se retrou- vent dans d’autres tableaux », poursuit Michèle Hannoosh. Ce réservoir d’images s’in- carna dans des carnets accu- mulant notes, croquis et

dessins.

Quel fut leur nom- bre ? Il y en eut sept à la vente posthume de l’atelier de Delacroix dont six sont aujourd’hui connus. « Ces carnets figurent parmi les œuvres les plus belles et les plus intéressantes du peintre », estime l’auteure. Au regard de leur spontanéité, de la poésie et de la vie qui les traversent mais aussi de ce qu’ils restituent du Maroc du début du XIX^e siècle, on en est convaincu. L’ouvrage, reprenant intégralement les six carnets, nous fait parta- ger l’admiration de Delacroix pour les hommes et les fem- mes rencontrés durant son séjour, comme pour les pay- sages qu’il traversa.

● **S. H.**
Delacroix. Carnets de voyage au Maghreb et en Andalousie, Michèle Hannoosh, Citadelles & Mazenod, 287 pages, 45 €

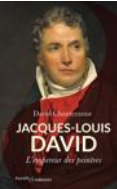


Photo D.R.